

Annexe 1 - Le départ de Sartre : tableau comparatif *Journal de Guerre / Force de l'âge* et *Lettre à Sartre*

<i>Le Journal de Guerre</i>	<i>La Force de l'âge</i>
<p>1^{er} SEPTEMBRE</p> <p>A 10h. du matin je déjeune chez « Rey » ; pour la première fois depuis de longs jours je suis vraiment de bonne humeur, je sens l'ensemble de ma vie autour de moi tout équilibrée et heureuse. Le journal annonce les revendications d'Hitler ; aucun commentaire, on ne souligne pas le caractère inquiétant des nouvelles, on ne parle pas non plus d'espoir. Impression trouble. Je m'en vais vers le « Dôme », désœuvrée, incertaine. Peu de monde. J'ai à peine commandé mon café qu'un garçon annonce : « Ils ont déclaré la guerre à la Pologne » ; c'est un client à l'intérieur qui a <i>Paris-Midi</i> ; on se rue vers lui et aussi vers les kiosques à journaux où <i>Paris-Midi</i> n'est pas arrivé. Je me lève, je cours vers l'hôtel, pour attendre Sartre. Les gens ne savent encore rien, ils sourient dans la rue comme tout à l'heure. Personne dans l'hôtel, je monte, je lis <i>Marianne-Magazine</i> pour passer le temps ; par instants, l'évidence : mais ça y est, c'est la guerre. Je sors de nouveau, quelques types ont <i>Paris-Midi</i>, on les arrête pour voir le titre. Je reviens chez moi - une seule idée : attendre, revoir Sartre au plus vite. Il arrive à midi. On cherche les musettes, les souliers dans la cave. J'aperçois nous deux paires de skis dans un coin, ça me fend le cœur. José est décomposé. Sartre me donne rendez-vous à 2h. 1/2 et je vais en taxi retrouver Sorokine. On va au « Murat », on mange des gâteaux : c'est désert et sinistre ; la mobilisation n'est pas encore affichée ; pourquoi ? on aimerait mieux savoir une bonne fois. Je lui fais la conversation sans trop de peine ; je ne pense presque rien. De temps en temps un peu d'hébétude. On sort pour voir s'il y a des nouvelles ; il n'y a rien. Je la quitte et m'assied au « Viaduc » au pied du métro Passy. Passy est absolument désert, toutes maisons fermées, pas un piéton dans les rues ; mais un interminable défilé d'autos sur le quai, pleines de valises et parfois de mômes ; il y a même des side-cars. Sartre arrive avec sa musette - la mobilisation est décrétée. Les journaux annoncent qu'elle a lieu à partir de demain ; ça nous donne un peu de temps. On passe à l'hôtel. Sartre a quand même peur d'être en retard à son centre de rassemblement. On part sans musette, en taxi, vers la place Hébert ; c'est vers la porte de la Chapelle, une petite place un peu difficile à trouver. Elle est vide. Il y a un poteau au milieu avec une pancarte « Centre de rassemblement 4 » et en dessous de la pancarte deux gendarmes. Nous tournons un peu autour d'eux. On vient de coller des affiches au mur, nous allons voir : un grand appel à la population parisienne, sabré de bleu-blanc-rouge, et plus modeste, l'ordre de mobilisation décrété à partir du 2 septembre 0h. Sartre</p>	<p>1^{er} septembre</p> <p>10 heures du matin. Le journal expose les revendications d'Hitler ; aucun commentaire ; on ne souligne pas le caractère inquiétant des nouvelles, on ne parle pas non plus d'espoir. Je m'en vais vers Le Dôme, désœuvrée, incertaine. Peu de monde. J'ai à peine commandé un café qu'un garçon annonce : « Ils ont déclaré la guerre à la Pologne. » C'est un client à l'intérieur qui a <i>Paris-Midi</i>. On se rue sur lui, et aussi vers les kiosques à journaux : <i>Paris-Midi</i> n'est pas arrivé. Je me lève, je remonte vers l'hôtel. Les gens de la rue ne savent encore rien, ils sourient comme tout à l'heure. Sur l'avenue du Maine quelques types ont <i>Paris-Midi</i> : on les arrête pour lire les titres. Je retrouve Sartre, je l'accompagne à Passy où il va voir ses parents et je l'attends au Viaduc au pied du métro. Passy est absolument désert, pas un piéton dans les rues, mais sur le quai un interminable défilé d'autos pleines de valises et de mômes ; il y a même des <i>side-cars</i>. Je ne pense rien. Je suis hébétée. Sartre revient. La mobilisation est décrétée. Les journaux annoncent qu'elle a lieu à partir de demain ; ça nous donne un peu de temps. On passe à l'hôtel, on cherche la musette, les souliers dans la cave. Sartre a peur d'arriver en retard au centre de rassemblement et nous allons, en taxi, place Hébert : une petite place près de la porte de La Chapelle. Elle est vide. Il y a un poteau au milieu avec une pancarte : « Centre de rassemblement 4 », et en dessous de la pancarte deux gendarmes. On vient de coller des affiches au mur : un grand appel à la population parisienne, sabré de bleu-blanc-rouge, et, plus modeste, l'ordre de mobilisation, décrétée à partir du 2 septembre, 0 heure. Sartre s'approche des gendarmes et leur montre son fascicule : il doit partir pour Nancy. « Venez à 0 heure si vous voulez, dit le gendarme. Mais nous ne pourrions pas fréter un train pour vous tout seul. » Nous allons à pied jusqu'au Flore. Sonia est superbe, avec un foulard rouge dans ses cheveux, et Agnès Capri printanière avec un chapeau de bergère à grand ruban blanc ; une femme a l'air dur pleure. « Cette fois ça a l'air plus sérieux », dit un garçon. Mais les gens restent souriants. Je ne pense toujours rien mais j'ai mal à la tête. Il y a un beau clair de lune au-dessus de Saint-Germain-des-Prés, on dirait une église de campagne. Et au fond de tout, partout, une horreur insaisissable : on ne peut rien prévoir, rien imaginer, rien toucher.</p>

joue « Mr Plume mobilisé », il s'approche des gendarmes et montre son fascicule en réclamant avec modestie d'être expédié à Nancy. « Venez dès 0h. si vous voulez » dit le gendarme « mais nous ne pouvons pas faire un train pour vous tout seul. » On convient de revenir à 5h. du matin. Nous partons à pieds vers les boulevards de Montmartre ; on achète un couteau à une horrible femme à barbe et je mange un peu au « Dupont » ; je ne me sens pas émue mais je peux mal manger. On va en métro au café « Rey », puis à pieds au café de « Flore. Sonia est superbe, avec un foulard rouge dans les cheveux, et Agnès Capri printanière avec un chapeau de bergère à grand ruban blanc ; une femme qui a plutôt l'air d'une dure a les yeux pleins de larmes. L'optimisme cède un peu. « Cette fois ça a l'air plus sérieux » dit un garçon ; mais les gens restent souriants. Nous sommes fatigués. Je ne pense toujours rien mais j'ai mal à la tête. Nous remontons la rue de Rennes. Un beau clair de lune ; le clocher de St Germain-des-Prés, on dirait une église de campagne. Et au fond de tout, et devant soi, une horreur insaisissable ; on ne peut rien prévoir, rien n'imaginer, rien toucher. D'ailleurs mieux vaut ne pas essayer. On est tout barré et tendu au-dedans, tendu pour maintenir le vide - et une impression de fragilité : il suffirait d'un faux mouvement pour que soudain ce soit une souffrance intolérable. Dans les rues de Rennes, pendant un moment, je me sens fondre en petits morceaux.

La nuit - J'ai peur de la nuit bien que je sois si fatigué ; je ne dors pas tout de suite ; mais je ne pense rien, une espèce d'horreur fixe - on a mis le réveil à 3h. du matin, il y a du clair de lune plein la chambre. Soudain un grand cri - je vais à la fenêtre, une femme a crié ; rassemblement, des pas de course, une lampe électrique dans la nuit. Je m'endors¹.

2 SEPTEMBRE

A 3h. on se lève - valises, musettes en désordre - on s'habille vite. Sartre se mange obstinément un ongle. On descend à pieds au « Dôme ». Silence, nuit, il fait très doux. Le « Dôme » et la « Rotonde » sont faiblement éclairés ; le « Dôme » est tout bruyant ; beaucoup d'uniformes. Deux putains à la terrasse encadrent deux officiers, l'une chantonne machinalement, les officiers ne s'en occupent pas - des rires, des cris à l'intérieur. On boit des cafés. Nous partons en taxi pour la place Hébert à travers une nuit vide et douce. La place est vide sous la lune, toujours avec ses deux gendarmes. On dirait un roman de Kafka ; on a l'impression d'une démarche absolument individuelle de Sartre, une démarche libre et gratuite, avec pourtant une profonde fatalité qui vient du dedans, par-delà les hommes - en effet les gendarmes accueillent d'un air amical et indifférent ce petit homme à musettes qui demande à partir. « Allez gare de l'Est »

J'ai peur de la nuit bien que je sois si fatiguée. Je ne dors pas, il y a du clair de lune plein la chambre. Soudain un grand cri ; je vais à la fenêtre : une femme a crié ; rassemblement, des pas sur le trottoir, une lampe électrique. Je m'endors³.

2 septembre

Le réveil sonne à 3 heures. Nous descendons à pieds au Dôme. Le Dôme et la Rotonde sont faiblement éclairés. Le Dôme est bruyant ; beaucoup d'uniformes. Deux putains à la terrasse encadrent deux officiers, l'une chantonne machinalement ; les officiers ne s'en occupent pas. A l'intérieur, des cris, des rires. Nous partons en taxi pour la place Hébert à travers une nuit vide et douce, sous la lune, la place est déserte, mais les deux gendarmes sont là. On dirait un roman de Kafka : la démarche de Sartre semble absolument libre et gratuite, avec pourtant une rigoureuse fatalité qui vient du dedans de lui-même, par-delà les hommes. Les gendarmes l'accueillent d'un air amical et indifférent : « Allez gare de l'Est », disaient-ils, un peu comme s'ils s'adressaient à un maniaque. Nous suivons les grands ponts de fer, au-dessus des rails ; le ciel rougit, et c'est

¹ S. de Beauvoir, *Journal de Guerre*, op. cit., p. 13-15.

³ S. de Beauvoir, *La Force de l'âge*, op. cit., p. 490-492.

disent-ils, presque comme à un maniaque. On va vers la gare de l'Est en suivant les grands ponts de fer et en dominant la voie ferrée ; c'est l'aube, le ciel rougit, c'est d'une beauté surprenante. La gare est presque vide ; il y a un train à 6h. 24, mais il semble que Sartre soit seul pour le prendre. Finalement il prendra celui de 7h. 50. On passe un moment à une terrasse dans le petit matin doux et c'est presque gai - si seulement je pouvais ne pas penser à Bost ce serait tolérable, mais je ne peux pas. Sartre répète qu'il n'est pas, lui, en danger, c'est juste une séparation. On se parle encore à la gare, séparés par une chaîne, puis il s'en va, son dos, sa nuque disparaissent. Je m'en vais vite et je marche ; il me semble que tant que je marcherai, ça pourra tenir mais qu'il ne faudrait jamais s'arrêter. Un si beau matin d'automne, on dirait une rentrée de vacances heureuse ; le boulevard Réaumur, les Halles, l'odeur des carottes et des choux - je m'arrête au « Dupont » St Michel et je commence à écrire. Pendant qu'on écrit on ne pense pas non plus. Le Luxembourg, Montparnasse ; je repasse à l'hôtel. Diversion heureuse d'une lettre de Kos. qui m'irrite et pour laquelle je médite une réponse ; je me butte sur cette petite histoire, elle me remplit. Je commence à écrire et j'aperçois Gérassi, je suis contente de pouvoir parler à quelqu'un. Je dors à moitié. On déjeune ensemble à la « Coupole ». Sorokine a quitté Paris, j'ai eu juste un petit pneu. Je mange, je vais au « Dôme » et j'écris des lettres - puis je prends un métro et je vais au cinéma bd Rochechouard voir *Traffic d'armes* ; pas trop bon, et trop court. Il est 5h. quand je sors - contente d'avoir un rendez-vous à 7h. 1/2 , ça fixe une borne. Besoin de garder des directions dans l'espace, des bornes dans le temps. L'Intransigent parle de vagues manœuvres diplomatiques : la Pologne résiste, le Reich est intimidé ; une seconde d'espoir, sans joie, plus pénible que la torpeur. Au sortir du cinéma Paris est lourd ; on parle peu dans les rues. Passé chez Toulouse - dans un café des boulevards je lui écris, puis j'écris ceci. Demain il faudra se réveiller et penser des choses - mais pour aujourd'hui tout est sauvé par la profonde hébétude - sommeil.

Sur le bd Montparnasse la librairie Tschann a mis une petite pancarte manuscrite : « Famille française - 1 fils mobilisé en 1914, etc. - mobilisable le 9ème jour. »

Gérassi estime inutile de se battre comme soldat ; il consentirait à 5 mois d'instruction s'il devait être commandant. Je le fâche en lui disant qu'il ne sera sûrement pas commandant.

Retour à pieds vers Montparnasse - une file de gens attendant des masques à gaz sur l'avenue de l'Opéra. Je monte chez Gérassi et je somnole, accablée de fatigue ; je pense maniaquement à ma dispute avec Kos. parce que c'est le seul point auquel je puisse m'accrocher, du présent sur lequel on peut agir. Gérassi arrive pathétique : « Voyons si vous avez du cœur... Ehrenbourg est un homme fini » ; Ehrenbourg ne mange plus, ne

très beau. La gare est vide ; il y a un train à 6h24, mais nous décidons que Sartre prendra celui de 7h50. Nous nous asseyons à une terrasse. Sartre me répète que dans la météorologie il ne court aucun danger. Nous parlons encore dans la gare par-dessus une chaîne, puis il s'en va. Je reviens à pieds à Montparnasse ; un beau matin d'automne ; sur le boulevard de Sébastopol rôde une fraîche odeur de carottes et de choux...

Quand je sors du cinéma à 5 heures l'air est lourd ; un grand silence dans les rues. *L'intransigent* fait allusion à des vagues manœuvres diplomatiques : la Pologne résiste, le Reich est intimidé ; une seconde d'espoir, sans joie, plus pénible que la torpeur. Sur l'avenue de l'Opéra, des gens font la queue pour se faire délivrer des masques à gaz. La librairie Tchuntz, boulevard du Montparnasse, a collé à ses vitres une pancarte manuscrite : « Famille française. Un fils mobilisé en 1914, etc. Mobilisable le neuvième jour. »

Je monte chez Fernand. Il m'accueille, l'air pathétique : « Voyons si vous avez du cœur ! Ehrenbourg est un homme fini ! » Ehrenbourg ne mange plus, ne dort plus, à cause du pacte germano-soviétique : il songerait au suicide ! ça me touche peu. Nous allons dîner à la crêperie bretonne, rue du Montparnasse ; dehors, c'est la nuit noire ; on distingue la grande pancarte « ABRI » sur le mur d'en face, les filles qui arpentent le trottoir, une ou deux lumières bleues. La crêperie n'est plus ravitaillée, elle manque de pain, de farine. Je mange peu. Ce soir les cafés ferment à 11 heures, et les boîtes de nuit n'ouvrent pas. Je ne peux pas supporter l'idée de rentrer dans ma chambre ; je vais dormir chez Fernand. On met un drap sur le divan d'en bas. Je suis longue à m'endormir, mais je m'endors⁴.

⁴ S. de Beauvoir, *La Force de l'âge*, op. cit., 492-493.

dort plus, à cause de la trahison soviétique, peut-être il se suicidera - ça me touche peu. Nous allons dîner à la crêperie bretonne rue Montparnasse ; on prend une petite table sur la rue ; nuit noire : les grandes pancartes ABRI sur le mur d'en face, les putains qui arpentent le trottoir, une ou deux lumières bleues - il fait lourd. La crêperie n'est plus ravitaillée, elle manque de pain, de farine, etc. Je mange peu. Ce soir les cafés ferment à 11h. ; plus de boîtes ; nous faisons un tour rapide, je ne peux pas supporter l'idée de ma chambre, j'irai coucher chez Gérassi. Je repasse chercher mon courrier : un mot du petit Bost qui s'ennuie à mourir - je pense qu'ils vont me le tuer, et c'est si absurde et injuste, je m'effondre. Je retrouve Gérassi ; on met un drap sur le divan d'en bas. Je suis longue à m'endormir mais je m'endors².

Lettres à Sartre, 7 septembre 1939 :

« J'ai donc quitté la gare ; j'avais peur de m'effondrer dès que je serais sortie, mais non, j'ai marché tout droit devant moi sans pleurer, sans penser, avec seulement l'impression harassante qu'il ne faudrait plus m'arrêter jamais, que la moindre halte serait atroce - en gros j'ai vécu à peu près deux jours dans un état de tension fiévreuse et si fatigante que j'en avais toute la tête douloureuse. Ce matin-là il faisait un temps merveilleux, j'ai traversé les Halles parmi d'énormes tas de choux et de carottes, puis le Luxembourg et j'ai été jusqu'à l'hôtel. Là il y a eu une diversion heureuse : une lettre de Kos. en réponse à ma lettre sèche, une lettre de mauvaise foi folle où elle s'indignait que je l'aie accusée en mon cœur d'un mensonge et expliquait par là son silence. Ça m'a irritée, et comme, je pense, c'était le seul objet présent, vivant, sur lequel une action fût possible, je me suis butée sur cette histoire à peu près toute la journée ; j'ai été aussitôt au « Dôme » lui répondre une lettre qui mettait les choses au point, mais une lettre qui restait pleine de bonne volonté, d'affection : elle m'a envoyé depuis un mot très gentil en réponse à ma lettre gentille, puis un mot navré mais encore très gentil à cette lettre là (la lettre de mise au point) et moi j'ai envoyé deux lettres très tendres et de l'argent pour qu'elle vienne - nous sommes donc réconciliées, on finira l'explication de vive voix et d'ailleurs j'ai l'intention d'être angélique car elle est vraiment apitoyante. J'étais en train d'écrire cette réponse quand j'ai vu apparaître la tête ronde du Boubou : il débarquait le matin même et la première personne qu'il apercevait, c'était moi. J'ai eu à le voir un plaisir que vous ne pouvez imaginer : un être humain à qui parler, ça me paraissait bien précieux (J'avais passé en vain chez Zurro qui est mobilisé et chez cette dame qui n'est pas rentrée - et aussi téléphoné à C. Audry et à la femme lunaire qui ne sont pas à Paris - Sorokine aussi avait quitté Paris, elle m'en avisait par un pneu). J'ai déjeuné à la « Coupole » avec le Boubou, j'ai écrit quelques lettres puis j'ai été en métro boulevard Rochechouart où j'ai vu *Traffic d'armes*. C'était doublé et pas trop bon ; trop court aussi, il n'était que 5h. quand je me suis retrouvée sur le boulevard de Clichy, sous un ciel orageux ; j'ai passé chez Toulouse qui est à Férolles : j'ai écrit, mais elle n'a pas encore répondu, non plus que de Roulet, ni ma famille - (je n'ai non plus aucune nouvelle de Védrine - et à plus forte réponse, rien de Bost). J'ai commencé à descendre à pieds vers Montparnasse ; je me suis arrêtée dans un café des boulevards où j'ai commencé à écrire mon carnet : je tiens facilement ce journal, il est déjà très épais et je vous le ferai lire tout au long - je ne le recopie pas, mais je m'en sers en ce moment pour vous écrire afin de ne rien oublier. Il faisait lourd, j'étais sommeilleuse, hébétée ; sur le boulevard Montparnasse le libraire Tschann devant qui nous nous arrêtons parfois à regarder des images surréalistes a mis une superbe pancarte : « Famille française - 1 fils tué en 1914 - 1 fils blessé - mobilisable le 9^e jour. » Les magasins Monoprix ont collé aussi des placards imprimés : Direction française - Personnel français - Capitaux français. Je suis montée chez le Boubou, j'ai somnolé un long moment sur le divan, rabâchant maniaquement ma dispute avec Kosakiewitch (ça m'a amusée comme exemple de défense psychique) - puis il s'est amené, très grave : « Voyons si vous avez du cœur » m'a-t-il dit ; et il m'a raconté solennellement qu'Ehrenbourg était si bouleversé par les événements qu'il ne pouvait boire ni manger. J'ai trouvé ça formidable : il sait que vous êtes parti ce matin, il sait que

² S. de Beauvoir, *Journal de Guerre, op. cit.*, p. 15-17.

je tremble pour Bost et il éprouve ma sérénité en me parlant des tortures mentales d'Ehrenbourg ; il est d'ailleurs marrant , il n'est pas mobilisé et ne le sera pas, il est paisible comme tout et il parle avec un air d'héroïsme de s'enfermer dans sa tour d'ivoire, de se faire une vie agréable, de boire, manger, se divertir ; et il m'associe à cet héroïsme comme si je ne perdais rien de plus que lui à cette guerre - il est si parfaitement égoïste que quand quelque chose le touche, il est tout bouleversé d'en être touché et c'est de ce bouleversement qu'il cherche une consolation, et avec importance. Il ne s'engagerait que s'il était sûr d'être commandant ; je lui ai ri au nez et dit qu'on le prendrait juste comme soldat, ça l'a beaucoup vexé ; maintenant il le croit aussi et il parle de retourner à Nice où Stépha est restée.

Nous avons été dîner à la crêperie bretonne de la rue Montparnasse ; je me rappelle bien ce moment, on avait pris une petite table dehors, on n'y voyait rien car la rue était profondément noire ; des putains arpentaient le trottoir d'en face ; il était tard et on ne trouvait rien à manger. Nous avons fait un petit tour. Vous savez que les cafés ferment à 11h. maintenant, les cinémas et théâtres à 8h. 1/2, les soirs sont d'une désolation indicible. Gérassi m'a proposé de coucher chez lui, j'ai accepté car je ne pouvais supporter de me retrouver dans ma chambre. Je suis repassée chez moi, j'ai trouvé une lettre du petit Bost, du jeudi, il espérait encore et pourtant c'était une petite lettre navrante ; cette lettre et ma chambre où je n'étais pas revenue depuis 3h. du matin, avec votre pipe, votre petite chemise bleue, ça m'a jeté dans des sanglots affreux qui ont duré un grand moment. Et puis j'ai retrouvé le Boubou sur l'avenue du Maine, il a jeté un drap sur le divan de l'atelier pendant qu'il couchait en haut et j'ai bien dormi, sans même un cauchemar⁵.

⁵ S. de Beauvoir, *Lettres à Sartre I, 1930-1939, op. cit.*, p. 83-88.

Annexe 2 - Le retour de permission : tableau comparatif *Journal de Guerre* / *Force de l'âge* et *Lettre à Sartre*

<i>Le Journal de Guerre</i>	<i>La Force de l'âge</i>
<p>(15 février) On se lève à 7h., petit déjeuner chez « Rey », sans tristesse - ça fait normal de voir cette permission se refermer sur soi, et la vie reprendre avec cette précieuse période à sa place, derrière soi. On va chercher à la « Coupole » où ils étaient restés les vêtements militaires de Sartre - il s'habille chez moi, et on prend un taxi : il est tout beau, propre maintenant car sa mère a tout fait nettoyer de neuf. On arrive vers 9h. 1/4 devant la gare ; il y a une grande pancarte : retour des permissionnaires, départ de tous les trains à 9h15. Un fleuve de types avec des bonnes femmes s'engage sur la chaussée descendante qui va vers les sous-sols de la gare : et alors que je suis calme de quitter Sartre, de voir ça comme un événement collectif, ça me met les larmes aux yeux. De même sur le quai où on monte, de voir les hommes et les femmes se serrer les mains gauchement, ça me serre la gorge. Il y a deux trains pleins, à droite, à gauche. Celui de gauche part le premier, et c'est un défilé de femmes (à peine dix hommes, de vieux pères, pour 200 femmes), des mères, mais surtout des femmes et petites amies, qui s'en vont, les yeux rouges, le regard fixe ou même sanglotantes - ça fait émouvant ça aussi, et primitif, cette élémentaire séparation des sexes, avec les hommes qu'on emporte et les femmes qui restent vers la ville. Il y en a peu qui pleurent avant le départ du train, quelques-unes quand même, accrochées au cou de l'homme, on sent une chaude nuit derrière elles, et le manque de sommeil, et la fatigue nerveuse du matin. On les regarde en rigolant : « alors, c'est les grandes eaux ? » - mais solidarité des hommes qui ensemble se veulent chacun avec sa bonne femme ; c'est plutôt sympathique. Par exemple, quand le train va partir, la portière est encombrée de types, je n'aperçois plus que le calot de Sartre dans l'ombre du compartiment et ses lunettes et sa main qui salue de temps en temps ; le type de la portière s'écarte et laisse place à un autre qui embrasse sa femme et dit : « à qui le tour ? », les femmes font la queue et chacune monte sur le marchepied et embrasse son type - je monte aussi, je sers la main de Sartre et il disparaît dans le fond. Tension collective et énorme : ce train qui va partir - ça fait vraiment arrachement physique, ce qu'un départ en train ne m'a jamais fait - ça va venir, ce n'est pas supportable, il semble que tout va craquer - et ça vient, le train part. Je m'éloigne la première, car je ne peux plus voir Sartre, et en courant vite, et les larmes hésitent, il en vient quelques-unes, mais elles se refoulent quand j'arrive dehors et arrête le taxi, c'est fini, c'est vraiment comme après une opération chirurgicale⁶.</p>	<p>Sartre endosse de nouveau ses vêtements militaires. Nous arrivons vers 9h ¼ à la gare. Il y a une grande pancarte : retour des permissions, départ de tous les trains à 9h25. Un fleuve de types, flanqués de leurs bonnes femmes, s'engagent sur la chaussée qui conduit vers les sous-sols de la gare ; je suis calme, mais à voir ce départ comme un événement collectif, je m'émeus. Sur le quai, ça me prend à la gorge, tous ces hommes, ces femmes qui se serrent la main, gauchement. Il y a deux trains pleins, l'un à droite, l'autre à gauche ; celui de droite s'en va, et c'est un défilé de femmes : des mères, mais surtout des épouses et des petites amies, qui s'éloignent, les yeux rouges, le regard fixe, certains sanglotent. A peine une dizaine de vieux pères, parmi elles ; ça fait primitif, cette séparation des sexes, les hommes qu'on emporte, les femmes qui s'en reviennent vers la ville. Parmi celles qui attendent le départ de l'autre train, il y en a peu qui pleurent ; quelques-unes tout de même, accrochées au cou de leur homme ; on sent une chaude nuit derrière elles, et le manque de sommeil, et la fatigue nerveuse du matin. Les soldats plaisaient : « Alors, c'est les grandes eaux ! » mais on les sent solidaires. Quand le train est sur le point de démarrer, la portière est encombrée de types, je n'aperçois plus que le calot de Sartre dans l'ombre du compartiment, et ses lunettes, et sa main qu'il agite de temps en temps ; le type de la portière s'écarte et laisse place à un autre qui embrasse une femme et dit : « A qui le tour ? » Les femmes font la queue et chacune monte sur le marchepied. Je monte aussi, puis Sartre disparaît dans le fond. Tension collective et violente : ce train qui va partir, ça fait vraiment comme un arrachement physique. Et ça y est, il part. je m'éloigne la première, très vite⁷.</p>

⁶ S. de Beauvoir, *Journal de Guerre*, op. cit., p. 281-282.

⁷ S. de Beauvoir, *La Force de l'âge*, op. cit., p. 558-559.

Lettres à Sartre, 16 février 1940 :

« Tout cher petit être. C'était charmant, j'ai trouvé, comme les types faisaient la queue pour arriver à leur tour à la portière et embrasser leur bonne femme ; j'ai donc serré encore une fois votre petite main, et aperçu vaguement votre visage, et puis le train est parti, ça m'a fait un arrachement physique et j'ai cru à ce moment-là que j'allais bien un peu m'effondrer , mais non pas, j'ai été fort sage ; je suis partie en courant de cette gare glacée⁸ ».

⁸ S. de Beauvoir, *Lettres à Sartre II, 1940-1963*, *op. cit.*, p. 79-80.

Annexe 3 - Juin 1940 : Extraits du *Journal de Guerre* et de *La Force de l'âge*
Le *Journal de guerre*⁹ :

⁹ AU 30 JUIN¹.

Le 9 Juin, c'était dimanche – les nouvelles avaient été mauvaises en ville vers 5 h. : un repli indéterminé du côté de l'Aisne – j'avais passé la soirée avec Védrine à l'Opéra, on avait vu *Ariane et Barbe-Bleue*² – la salle était vide – on avait l'impression d'une dernière-manifestation courageuse de Paris en face de l'ennemi – il faisait orageux, nous étions toutes deux énervées – je revois le grand escalier, et V. avec sa jolie robe rouge où elle avait glissé une écharpe rouge; on avait acheté des gâteaux dans une pâtisserie voisine et on s'était installées dans une loge. Nous étions revenues à pied par l'avenue de l'Opéra; on avait discuté d'abord sur la musique qu'elle n'aimait pas et que je défendais, c'avait été aigre – et puis on avait parlé sur la guerre, sur une défaite possible : je nous revois place Médicis, où elle disait qu'on pourrait se tuer et où je disais qu'on ne se tuerait sûrement pas – de loin, ça me semblait d'ailleurs intéressant à vivre, juste cet intérêt tragique que j'ai bien senti depuis un mois, et qui ne m'a encore pas manqué, malgré tout. Mais tout en soutenant cette thèse optimiste, j'étais tendue et nouée au possible – elle m'a demandé avec embarras de monter chez elle et je me suis bien vite enfuie, je voulais être seule. Je suis rentrée à mon hôtel. Je ne sais plus trop ce que j'ai fait le

1. Partie utilisée dans *La Force de l'âge*, mais non intégralement.
2. De Paul Dukas.

lendemain matin, mais ce dimanche a ressemblé aux 15 derniers jours que je venais de vivre : j'ai lu le matin, écouté de la musique à « Chanteclerc » de 1 h. à 3 h., été au cinéma revoir *Fantôme à vendre* et voir *L'Étrange Visiteur*, ensuite du « Mahieu » j'ai écrit à Sartre – la D.C.A. canonisait, il y avait des nuages de fumée blanche dans le ciel et les gens de la terrasse décampaient – les nouvelles des journaux n'étaient pas meilleures – je sentais l'avance allemande comme une menace directe, je n'avais qu'une idée, ne pas être coupée de Sartre et Bost, ne pas être prise comme un rat dans Paris occupé. C'était orageux encore – j'étais nerveuse et furieuse de l'être; je pensais que ça serait bien de ne craindre rien au monde mais que pour ça il faudrait être un stoïcien intégral et ne tenir non plus à rien – et aimer les gens c'est vouloir les aimer, je ne voulais donc pas sincèrement cette indépendance. J'ai été écouter encore de la musique, du Mozart comme le matin, c'était agréable à entendre et ça ne demandait aucun effort, ça me convenait – et puis je suis revenue à pied à l'hôtel, il devait être 10 h. quand je suis arrivée, j'ai trouvé un mot hagarde de Védrine disant qu'elle m'avait cherchée tout le jour, qu'elle était au café de « Flore », qu'elle avait des nouvelles très graves à me donner et que peut-être elle allait partir dans la nuit. Je me suis sentie vraiment fiévreuse; j'ai cherché un taxi mais déjà il n'y en avait plus; j'ai pris le métro, je suis arrivée à St Germain-des-Prés; elle était à la terrasse avec les Suisses et ses camarades; je me suis saisie d'elle et nous sommes parties; elle m'a dit savoir par un type du Q.G. qu'un repli était prévu pour le lendemain sur la ligne Melun-nord de St Dizier – que par ailleurs tous les examens étaient décommandés et les professeurs libérés – ça m'a glacé l'âme, c'était définitif et sans espoir, les Allemands étaient à Paris dans deux jours, je n'avais rien à faire qu'à partir avec elle pour Angers – je suis montée chez mes parents annoncer mon départ, ils ne pouvaient pas partir avant le surlendemain, question d'argent – ma mère faisait de l'héroïsme pour se donner le change – j'étais émue en descendant l'escalier, il me semblait que c'était de toute manière la rupture la plus définitive, que jamais je ne reverrais Paris. Là-

⁹ S. de Beauvoir, *Journal de Guerre*, op. cit., p. 298-311.

dessus, dans la rue Cassette, V. m'a dit qu'évidemment la ligne Maginot allait être prise à revers; c'était le bon sens même et j'ai compris que Sartre allait être prisonnier, pour un temps indéfini, qu'il aurait une vie horrible et que je ne saurais rien de lui; dans l'état où j'étais ça m'a été intolérable et j'ai eu une espèce de crise de nerfs pour la première fois de ma vie. Je crois que ça a été le moment le plus horrible de toute la guerre. On est montées jusque chez moi – j'ai fait mes valises en ne prenant que l'essentiel, j'ai laissé tous mes livres, des papiers, de vieux vêtements. J'ai pris manuscrits, carnets, et habits auxquels je tenais – c'était assez lourd et on s'est péniblement traînées à l'hôtel de Védrine¹. Là j'ai un peu arrangé ma figure et on a été chez le Suisse Posi; il y avait Lévy, Ramblin, et un tas de Suisses, on a bu et fumé, je ne sais trop de quoi on parlait. Posi m'a expliqué la différence entre piano et clavecin mais on discutait surtout sur la guerre. On croyait encore à la victoire, il s'agissait de tenir derrière Paris assez longtemps pour avoir les renforts américains. Des heures ont passé, c'était un secours d'avoir des gens et du bruit – vers 4 h. du matin on a été dormir et je n'ai quasi pas dormi.

Le 10 Juin, le lundi, je me suis levée vers 7 h. et comme je m'habillais on a frappé: c'était Sorokine pour qui j'avais laissé un mot à l'hôtel. Toute contente de ne pas passer d'examen ce jour-là, elle venait la pauvre folle me demander de passer la journée à me promener avec elle – elle a été bouleversée de me voir chez Védrine et quand après m'être vite habillée je suis sortie avec elle, elle m'a fait une tête sinistre. Elle voulait que j'aie persuader sa mère de la laisser partir avec moi, et j'étais ennuyée parce que je voulais être de retour à 9 h. et ne pas risquer de manquer M. Védrine – heureusement j'ai trouvé un taxi, il m'a menée à C. Sée – il y avait quelques élèves venues voir si par hasard on ne passait pas quand même le bachot; la directrice m'a remis un ordre d'évacuation, j'ai été dans la salle des professeurs chercher les

1. Rue Royer-Collard.

lettres de Bost et Sartre¹ et des carnets – j'ai repris le taxi qui m'a menée chez Sorokine. Là il y a eu une entrevue rapide avec la mère à qui j'ai persuadé de me laisser emmener sa fille; elle a été voir si elle pouvait avoir un sauf-conduit, car c'était nécessaire pour les étrangers, et moi j'ai repassé à mon hôtel où j'ai trouvé une lettre de Sartre, toute guillerette, que je n'ai même pas pu lire tant j'avais un brouillard devant les yeux. Je suis revenue rue Royer-Collard, il y avait l'auto et M. Védrine qui n'a pas semblé enthousiaste à l'idée de m'emmener parce qu'il emmenait déjà une de ses employées et il était surchargé de livres de comptabilité et de paquets mais enfin il a promis de me sortir de Paris. Là-dessus Sorokine s'est ramenée, elle s'était fait conduire en camion pour me dire qu'elle ne pouvait pas avoir de sauf-conduit avant 8 jours et encore en produisant un certificat d'hébergement – ça m'a atterrée l'idée de la laisser seule comme ça dans Paris. On a été faire un tour mélancolique au Luxembourg, on était de nouveau bien ensemble et j'étais émue de la quitter – elle m'a ramenée au « Mahieu »; j'ai rencontré des élèves, toutes rieuses parce qu'elles venaient de se balader en reines dans le lycée Fénelon, pour beaucoup de jeunes gens ça semblait fête, cette journée d'examens sans examens, de désordre et de loisir – ils se promenaient gaiement sur le boulevard, ils semblaient beaucoup s'amuser. Mais les terrasses étaient déjà assez désertes et sur le boulevard St Michel commençait le grand défilé des automobiles. J'ai causé avec les élèves, je leur ai donné rendez-vous vers Angers, comme j'avais fait avec Lévy, avec les Suisses. On croyait à un exil alors, plus qu'à une

1. Ces lettres de Sartre, le Castor crut longtemps les avoir perdues. Elle écrit dans *La Force de l'âge* (p. 440 N.R.F.; p. 489 « Folio »): « Il m'écrivait à peu près tous les jours, mais j'ai perdu cette correspondance pendant l'exode », et dans une note, quelques pages plus loin: « J'avais pris toutes les lettres de Sartre. Je ne sais pas où ni quand elles se sont perdues. » Heureusement, il n'en était rien – puisqu'elle-même a édité en 1983 les deux volumes (largement expurgés) des *Lettres au Castor*. Cependant si les lettres de guerre sont conservées, il reste vrai que les toutes premières que Sartre lui adressa, à partir de 1929, pendant son service militaire à Saint-Cyr et à Saint-Symphorien, et même ensuite, lorsqu'elle fut nommée à Marseille, ainsi que pendant les toutes premières années de leur relation, sont bel et bien perdues.

défaite, on se préparait en pensée la vie de province la moins ennuyeuse possible.

Après ça je suis entrée au « Mahieu » écrire à Sartre et à Bost – peut-être auront-ils encore cette lettre-là, ç'aura été la dernière – j'ai sangloté en écrivant, je n'avais qu'une idée : « on va être séparés » ; je nous voyais, comme nous sommes, parqués chacun en un coin de France, sans nouvelles, sans lettres, seuls et chacun redoublant son angoisse à imaginer celle d'autrui – je ne pouvais pas supporter cette idée – c'est toujours ce moment du décrochage, du renoncement, qui est dur – tant qu'on résiste, qu'on dit non, qu'on ne veut pas. Et puis une fois que c'est décroché, il n'y a même plus matière à souffrance, il n'y a plus rien simplement.

Je suis rentrée à l'hôtel, en ruine – les Suisses rôdaient par là, et je me suis refait une figure pour aller boire avec eux un mauvais champagne abandonné par une Autrichienne envoyée en camp de concentration. Ça m'a fait un peu de bien. Et puis j'ai été manger avec Védrine au restaurant savoyard – le patron nous a dit qu'il partait le soir – tout le monde partait, la dame du lavabo du « Mahieu » pliait bagage, l'épicier rue Cl. Bernard fermait sa boutique, tout le quartier se vidait. Après le repas on a été à la terrasse du « Mahieu » attendre M. Védrine. Ç'a été long et énervant, il avait dit entre 2 et 5 h. et on se demandait s'il viendrait ou non, s'il ne serait pas trop tard pour partir, et surtout on avait hâte d'en avoir fini, c'était odieux cet interminable adieu à Paris – on est restées assises là sans rien dire. Les Suisses ont passé, et puis Lévy et Ramblin, le défilé des autos n'arrêtait pas, les gens guettaient les taxis au passage, mais il n'en arrivait presque plus, dès qu'il y en avait un, il était pris d'assaut. Vers le milieu de la journée on a vu pour la première fois ces grands tombereaux de réfugiés que je devais retrouver si souvent par la suite : une dizaine de grandes charrettes, attelées chacune de quatre à cinq chevaux, et chargées de foin que protégeait d'un côté une bâche verte – les bicyclettes, les matelas s'amoncelaient aux deux extrémités et au milieu se tenaient les gens, en groupes immobiles sous de grands parapluies – c'était composé avec l'exactitude d'un tableau, on

aurait dit des tableaux de Breughel – plus tard, je les ai revus, défaits, désordonnés, mais là ils étaient achevés et nobles comme un cortège de fête solennelle – c'était émouvant au possible, justement, parce que ce n'était pas misérable mais beau. Védrine s'est mise à pleurer et je l'ai bien comprise, j'avais aussi les larmes aux yeux. Comme il faisait chaud et lourd ; on n'avait pas dormi, on avait les yeux brûlants, des pieds à la tête on n'était qu'une souffrance, on attendait cette auto qui allait nous emporter, nous délivrer, mais qui n'arrivait pas. Nous avons été faire quelques provisions : fruits, brioches, chocolat, et j'ai eu mon dernier sursaut de sentimentalité, j'ai revu ces rues où on avait été si heureux, la rue Royer-Collard, la rue St Jacques, il y avait trop de souvenirs partout et je me suis rappelée comme une chose réelle Sartre dans ces rues s'avançant vers moi en souriant – ç'a été la dernière fois que le passé s'est rappelé à moi d'une façon vivante et intolérable.

L'auto est enfin arrivée. V. et moi nous sommes assises devant, l'employée au fond parmi les piles de valises – j'étais contente de sortir enfin de cette attente, de bouger, de m'en aller. Au moment où nous sortions de l'hôtel la patronne nous a crié avec exaltation : « Les Russes et les Anglais viennent de débarquer à Hambourg ! » – c'était un soldat qui arrivait du Val-de-Grâce qui répandait cette nouvelle – j'ai appris depuis que le bruit de l'entrée en guerre de la Russie avait couru avec insistance à Paris pendant les jours suivants. Ça m'a donné au cœur un choc idiot, mais j'ai vite compris que c'était faux, ou la radio de 4 h. 1/2 l'aurait vite clamé ; V. s'obstinait à garder un espoir qui est lentement mort en cours de route car au communiqué de 7 h. 1/2, personne n'avait rien entendu de cette extravagante nouvelle. On est donc partis, avec la vague idée qu'en tout cas tout n'était pas perdu, que des choses encore pouvaient se passer – on a gagné la porte d'Orléans, il y avait beaucoup de voitures, mais ça ne faisait pas un terrible encombrement ; quelques bicyclettes seulement et encore personne à pied, nous partions avant le gros de la foule. Je sentais un grand déchirement vague à l'idée de Paris que je laissais derrière moi, de Paris plein d'Allemands – à la Croix de Berny on s'est arrê-

tés un quart d'heure à regarder passer des camions pleins de jeunes soldats à l'air harassé, c'était désolant; je pensais à ces camions qui avaient monté en ligne Bost et ses camarades, je ne sais si ceux-là montaient ou descendaient mais en tout cas ça navrait le cœur. On a repris la route et bientôt obliqué par de petits chemins, par Orsay, vers la vallée de Chevreuse – il faisait beau, on voyait de petites villas fleuries et il y avait peu d'autos, on pouvait croire à un départ en week-end. Aux environs de Chartres, on nous a détournés de notre route et on a commencé à rencontrer des espèces de chicanes qui créaient de l'embouteillage – à un moment on a trouvé une longue queue d'autos arrêtées sur la route, les gens se répandaient dans les champs: on a mis du temps à comprendre mais un jeune soldat courait de portière en portière en criant qu'il y avait une alerte – nous sommes descendus aussi, M. Védrine tenant à la main une précieuse serviette qui contenait toutes ses perles¹, et on a été s'asseoir pour manger au bord d'un petit bois – ça faisait juste un petit goût d'aventure, ça faisait sentir que ce n'était pas tout à fait un voyage normal. Après ça, pendant une heure quasi sans avancer, les autos les unes derrière les autres – et puis on a décollé. Comme on traversait un village, on a vu un soldat qui soufflait dans une petite trompette; il nous a crié: « Alerte! Planquez-vous à la sortie du village! » – on a filé et continué la route. On avait rencontré beaucoup de soldats dans ces villages, dans un surtout où ils étaient tous jeunes, et presque tous charmants – à un croisement de route, l'un deux nous avait annoncé l'entrée en guerre de l'Italie, ce qui ne nous a fait ni chaud ni froid, le coup était prévu. On a continué à rouler dans la nuit tombante; une bicyclette devant les phares empêchait qu'on les allumât et M. Védrine repérait la route dans une obscurité grandissante. Enfin à Illiers on s'est arrêtés – c'était un tout petit village; on a eu la chance de trouver tout de suite deux chambres chez un vieillard goitreux. Avant de se coucher on a cherché un café pour boire un coup; on en a trouvé un dont les grilles étaient déjà presque tirées, les gens discutaient sur des questions de lumière, de municipalité et

1. Dont il faisait commerce.

nous ont demandé avec méfiance de quel coin de Paris on était. On est rentrés dormir. Védrine a dormi sur un matelas dans la chambre de son père et moi dans un grand lit avec l'employée. Il y avait une grande horloge éloquente qui a menacé de nous empêcher de dormir mais on en a arrêté avec soin le balancier.

Le lendemain, le mardi 11 Juin, je me suis réveillée à 8 h. – tout de suite j'ai sauté du lit, une tristesse infernale m'avait prise à la gorge. J'ai été à la fenêtre, je revois ce ciel gris, ce jardin rectangulaire avec une horrible campagne plate derrière lui – je me suis habillée, j'ai couru au café de la veille pour écrire à Sartre. J'ai écrit une petite lettre, je ne pouvais pas m'empêcher de pleurer; je ne pense pas qu'il l'ait eue. A 8 h. 1/2, la T.S.F. a parlé – j'ai été dans l'arrière-boutique, une femme était là aussi qui écoutait le communiqué en sanglotant. Moi aussi j'ai pleuré; depuis la veille ça puait la défaite, et ce matin c'était impossible de ne pas commencer à y croire, elle était là, dans la voix du speaker, et dans les phrases qu'il disait, sur le visage de la femme qui écoutait et dans mes propres larmes – elle était aussi partout dans le village, et tout le jour, dans tous les villages on nous accueillait par ces mots: « Alors c'est foutu? Paris est pris? ». Les Védrine sont arrivés, on a vaguement mangé, et puis on est sortis. On collait aux murs des affiches concernant les Italiens, les femmes s'interpellaient d'un air sombre. Il y avait plein d'autos de réfugiés aux coins des rues.

On est partis vers 9 h. – le voyage a été très facile, de temps en temps on apercevait de grandes charrettes semblables à celles du Bd St Michel, mais déjà à demi démantelées, le foin mangé en partie, les gens à pied; on avait vu des campements la veille au soir, chevaux dételés, gens mangeant dans les fossés, ça ne faisait pas trop triste parce qu'ils n'étaient encore pas trop nombreux, et surtout à cause du beau temps. On a roulé sans histoire, jusqu'au Mans qui était plein d'Anglais, jusqu'à Laval – ça commençait à grouiller de réfugiés par là; on a rencontré une voiture aux pneus crevés qui avait traversé Évreux en flammes, j'ai commencé à trembler de peur pour les Kos. Il y avait un tas de gens qui se ramenaient de Normandie. A

Laval même, c'était un encombrement immense. On sentait vaguement quelle paisible petite ville ça avait dû être autrefois, au bord de sa rivière, mais tous les trottoirs étaient bordés d'automobiles et tous les ponts et places couverts de réfugiés assis, les riches à des tables de cafés qui avaient indéfiniment étalé leurs terrasses, et les pauvres sur le sol ou sur leurs valises. On a d'abord été à la gare – le bruit y courait que les trains venus de Paris s'étaient perdus en route – on s'est renseignés pour les autocars et j'ai appris que j'en avais un à 5 h.1/2 pour Angers, c'était parfait. Après ça on s'est mis en quête d'un restaurant, au grand hôtel de la ville on nous a ri au nez, il ne restait même plus une brique de jambon; alors on a été dans une brasserie aux murs de faïence qui devait être bien paisible en temps ordinaire, avec ses jeux de jacquet et de dames contre une fenêtre; mais elle ressemblait à un immense buffet de gare, avec toutes ses tables mises bout à bout et uniformément servies de veau aux petits pois – je me sentais terriblement fatiguée – on a trouvé une table et j'ai été bien contente de manger moi aussi du veau aux petits pois en buvant un peu de vin. Après ça, on a sorti mon bagage de l'auto et j'ai dit adieu aux Védrine. J'ai porté mes valises au bureau des cars, et j'ai été à la poste, tâcher de téléphoner à La Pouèze. J'ai attendu plus d'une heure la communication, il y avait un monde fou, une chaleur épaisse; de temps en temps je m'abattais sur une chaise dans un coin avec l'impression que j'allais me trouver mal – je me rappelle une réfugiée minable qui s'est approchée de la téléphoniste en demandant : « Voulez-vous téléphoner pour moi ? » – l'autre a ri d'un grand rire – par besoin d'activité je me suis occupée de la bonne femme; elle m'a dit à quelle localité elle voulait téléphoner, et je lui ai énuméré les noms des abonnés, mais aucun ne lui convenait : celui-là était parti, celui-là devait être aux champs – finalement je l'ai plantée là. J'étais si fatiguée et nerveuse que mon cœur s'est mis à battre et ma voix tremblait quand j'ai eu le Mops¹ au téléphone; cette dame est venue aussi et on m'a dit que la maison était sens dessus dessous et bondée de monde mais qu'on m'accueillerait avec joie et

1. Jacqueline, fille de madame Morel, « cette dame », mariée à un Isorni.

qu'on viendrait après dîner me chercher en auto à Angers – c'était merveilleux. Il m'est resté juste le temps d'aller rechercher mes valises et de sauter dans l'autocar bondé – j'ai dû me tenir debout. J'ai rencontré C. Neveu, une ancienne élève de Rouen que j'aimais un peu; elle était avec son mari, elle fuyait Rouen, sac au dos, d'autocar en autocar – elle était devenue bien terne mais ça m'a occupée de parler de C. Audry, Collinet, de Mme Feldman¹ qu'elle ne semblait pas beaucoup aimer. A Château-Gontier j'ai pu m'asseoir et vers 8 h. j'étais à Angers.

Je me suis assise à la terrasse d'un café place de la gare – c'était bondé de réfugiés qui ne savaient que faire de leur peau car il n'y avait pas le moindre endroit où se loger. Je revois une espèce de folle enveloppée d'une couverture qui poussait une poussette chargée de valises – indéfiniment et désespérément elle tournait en rond autour de la place. Cette dame m'a raconté plus tard qu'Angers avait toujours regorgé de réfugiés, et que ceux du Nord s'amenaient avec leurs autos criblées, amenant leurs cadavres sur le toit des voitures entre deux matelas.

J'étais très fatiguée – le temps passait, la nuit tombait et un peu de pluie avec la nuit et je me demandais ce que j'allais devenir quand enfin une voiture s'est amenée : le Mops, sa belle-sœur Lili, une grande belle femme d'origine et de type allemand qui a épousé J. Isorni après divorce d'un mari qui lui a laissé un fils blond, ravissant et stupide qui se trouvait là aussi. On m'a embarquée. A La Pouèze j'ai trouvé cette dame qui m'a fait manger des œufs durs et de la salade. J'étais charmée de la voir et j'aurais volontiers causé avec elle si Lili n'était restée à déclamer sur le manque d'idéal des soldats français d'aujourd'hui. Elle est quand même partie. J'ai un peu causé avec cette dame et je suis montée me coucher. Les trois premiers soirs j'ai dormi dans la chambre même de cette dame. Le lit était plaisant parce qu'on avait ôté le sommier et le matelas s'enfonçait profondément entre les bois de lit, si bien que je pouvais me croire au fond d'une barque. Cette dame dormait dans la chambre voisine de celle de ce monsieur pour pouvoir

1. Amis et collègues professeurs de Rouen.

répondre au moindre coup de sonnette vu qu'il avait des angoisses atroces. Il y avait un caniche qui dormait dans ma chambre; il était un peu trop amical, surtout vers le matin, mais il ne me gênait pas trop.

Mercredi 12 Juin – Je me suis réveillée après une bonne nuit. Léa m'apportait du thé et de la confiture de prunes – tous les jours à 8 h. 1/2 j'ai fait ce même petit déjeuner. J'ai eu une première déception car il n'y avait pas de lettre et j'étais sûre que de Paris on m'avait fait suivre des lettres de Sartre et Bost – il y a eu seulement une dépêche de Sorokine demandant qu'on lui envoie une autorisation du préfet de Maine-et-Loire pour qu'elle puisse venir me rejoindre. J'avais le cœur bien sombre. J'ai écrit des lettres à la salle à manger, ce que je ne pouvais faire sans verser des larmes, et puis je me suis jetée sur des romans policiers, pendant trois jours je n'ai rien pu lire d'autre, ils étaient stupides mais je m'en foutais. La journée se passait à lire, dans ma chambre ou à la salle à manger, sans même me soucier de mettre le nez dehors. Vers 1 h. on mangeait et causait un peu, et vers 8 h. 1/2 on dînait et causait jusque vers 10 h. Mais je ne voyais guère cette dame qui ne quittait quasi pas le chevet de ce monsieur¹ : non seulement sa chambre est hermétiquement fermée et plongée dans la nuit, mais il paraît qu'il a encore des rideaux autour de son lit, et il est tellement surélevé qu'il ne peut apercevoir personne si on ne se tient debout à son chevet – cette dame et Mops restent comme ça des trois heures. A la fin elles étaient si fatiguées qu'elles avaient installé des matelas par terre et se couchaient pendant les somnolences de ce monsieur.

Presque toutes les nuits, il les appelait, et elles devaient le veiller tandis que ruisselant de sueur il se dépensait en d'affreux cauchemars de guerre – cette dame ne dormait littéralement pas, je me demande comment elle résistait.

Il y avait plein de monde dans le village : la famille Isorni s'était amenée de Villers, après avoir vu exploser et flamber au loin les réservoirs du Havre. Il paraît que le ciel était d'un noir de suie et la mer chargée d'huile. Il y avait le père, la mère qui

1. Qui se séquestrait depuis son retour de la guerre de 1914-1918.

gémissait du matin au soir sur ses quatre fils au front, et la fille Hélène avec sa petite fille – il y avait aussi Lili et son fils qui ne s'entendaient pas du tout avec le reste, on les traitait comme des étrangers – tantôt elle décidait d'aller habiter de son côté, tantôt elle revenait vivre avec les autres. La question du logement a fait du drame le premier jour, Mme Isorni se disputant le logement avec une autre bonne femme et chacune se jetant au visage le nombre de ses fils mobilisés. Cette dame qui avait des responsabilités là-dedans s'indignait beaucoup. Outre les Isorni il y avait la famille Nissim, arrivée deux jours plus tôt de Rambouillet; ce Nissim était un médecin horticulteur qui avait correspondu à ce titre avec ce monsieur pendant des années, sans le voir; il écrivait de belles exhortations stoïciennes à la vie, à l'espoir, et cette dame lui avait proposé de venir se réfugier chez elle avec sa famille; ils étaient arrivés en train et on leur avait donné le bungalow. Il y avait une femme effacée, une jeune femme complètement hébétée, aux yeux ronds brillants, qui avait eu des malheurs conjugaux, et ses deux enfants, terriblement juifs, importants et prétentieux. Lui-même était un misérable petit bonhomme, un humilié et offensé. De toute la famille, on ne voyait guère que lui; il arrivait, aux moments les plus tragiques, avec des dessins au crayon représentant des plants de rosier, ou une manière ingénieuse de puiser de l'eau inspirée des fellahs hindous. Il emmenait cette dame herboriser et une fois elle était aux cent coups parce qu'elle n'arrivait plus à retrouver l'emplacement d'un cèdre bleu dont Nissim avait fait don à ce monsieur. Quand on lui demandait : « Comment vont vos femmes ? » il répondait toujours : « Elles sont catastrophées ! » et puis il levait les mains au ciel en disant : « Espérons, espérons. »

Il y avait aussi dans le village Marie-Noëlle et Martine de Quayla mais on ne les voyait quasi jamais. Dans la maison d'en face il y avait une vieille gâteuse, ancienne gouvernante de la cousine de Mops¹, qui prenait ses repas avec nous, Mme Mairielle – elle était toute nouée et bossuée, avec des yeux mangés de peau rose; il paraît qu'avant ma venue elle parlait

1. La cousine surnommée « Zébuth ».

sans cesse comme un vieux phonographe, mais j'ai dû l'intimider, car en ma présence elle ouvrait à peine la bouche.

Enfin, dans la grande chambre en face de la salle à manger, il y avait la princesse russe, plus sourde que jamais, et tombée en disgrâce. Elle n'avait que deux soucis, qui suffisaient à lui faire remplir la maison de ses cris de pintade : son chien Capri dont un ongle était malade, et ses papiers d'identité qu'elle voulait faire prolonger par le maire. On ne la voyait quasi jamais, sauf au moment des communiqués où elle arrivait d'un air hagard pour qu'on lui mette un résumé sur un papier. Elle vivait dans la terreur d'être abandonnée de tous et fusillée.

Cette première journée a passé sombrement – on prenait tous les communiqués, 8 h.1/2, 11 h.1/2, 4 h.1/2, 6 h.1/2, 11 h.1/2, c'était l'attente, le rythme de la journée et c'a été ainsi tous les jours jusqu'au silence – je ne sais plus trop ce qu'on annonçait ce mercredi, encore des replis en tout cas, ce n'était pas fameux. L'Aigle¹ était très menacé, la pression s'accroissait vers Reims, c'était ce qui me faisait le plus peur, à cause de Sartre et parce que je comprenais bien que c'était encore plus grave que Paris, que c'était par là que tout allait craquer. Le soir vers 9 h. on a sonné – c'était des inconnus qui demandaient Mme Mairelle. On les a regardés d'un mauvais œil. Au dîner en effet il y avait eu une alerte : on était venu mystérieusement prévenir cette dame et tandis que Boudy² tremblait de peur, cette dame et Mops disparaissaient en hâte. On avait vu des parachutistes, et cette dame devait aller prévenir la gendarmerie à 5 km. de là et pour ce faire elle s'armait d'un fusil – par le fait on a su le lendemain que les parachutistes étaient de simples ballonnets mais ce soir-là cette dame était très énervée et quand les gens sont arrivés elle était toute prête à les prendre pour les parachutistes eux-mêmes bien que Mme Mairelle les connût. Elle se défiait surtout de l'homme parce qu'il était hollandais. En fait c'était la fille d'une teinturière de Paris et son mari, ils étaient partis le mardi soir, et avaient eu un voyage difficile car le mardi déjà c'était la cohue et ils avaient été un

1. Où Olga était revenue chez ses parents.

2. Fille du Mops, âgée de sept ans.

peu mitraillés. Ils se sont installés dans la maison de Mme Mairelle où la teinturière est venue les rejoindre à trois jours de là.

Le lendemain, *jeudi 13 Juin*, il n'y avait de nouveau aucune lettre – j'ai envoyé des télégrammes, écrit des lettres pour la dernière fois, sans espoir.

30 JUIN¹.

Toute la vie depuis cinq jours est commandée par les certitudes contraires : ils rentreront – ils ne rentreront pas. Hier soir en arrivant à Paris, c'a été le fond du désespoir – on parle d'immenses camps de prisonniers à Garches, à Antony, où ils sont « nourris de chien crevé », et mes parents prétendaient qu'on les garderait jusqu'à la fin de la guerre. L'armistice dit qu'on gardera jusqu'à la fin de la guerre ceux qui sont « prisonniers en Allemagne » – mais mon père objecte qu'on assimile la France occupée à l'Allemagne. Ce matin, réflexion faite, je ne le crois plus guère, et puis il y a une note un peu consolante dans *Le Matin* : on demande si en attendant la démobilisation, on ne pourrait pas autoriser les familles à communiquer avec les soldats – alors je pense que ces camps retiennent peut-être les soldats qu'on va démobiliser par paliers. C'est une idée qui m'est venue pendant la nuit. Et puis ce matin au « Dôme » comme il y a une vieille femme qui gémit en disant qu'elle est sans nouvelles, que « sa » chambre attend toute prête, la caissière la rassure en disant qu'ils vont arriver un beau matin. Je ne peux pas m'empêcher d'espérer.

Du coup, après avoir été hier soir plus misérable que dans ma vie entière, je retrouve une espèce de gaieté ce matin – il fait doux – je suis à ma place habituelle au « Dôme », près de la terrasse ; c'est presque vide : trois couples dont les jeunes femmes sont assez fraîches, je reconnais la caissière, les garçons, le décor. Il y a les plats-du-jour-affichés et j'ai vu des boutiques

1. Du 30 juin au 14 juillet, le journal est de nouveau utilisé en partie dans *La Force de l'âge*.

Et tout arrivait, le pire. De jour en jour, l'armée allemande se rapprochait. On entendit à la radio la voix de Paul Reynaud : « Si on venait me dire un jour que seul un miracle peut sauver la France, je dirais : je crois à un miracle, parce que je crois à la France » ; cela signifiait avec évidence que tout était perdu. Je n'avais plus la force de travailler, à peine de lire ; j'allais au cinéma, j'écoutais de la musique. L'Opéra monta la *Médée* de Darius Milhaud, mise en scène par Dullin dans des décors de Masson ; la musique me parut très belle et l'ensemble du spectacle remarquable ; outre le chœur chantant — masqué, figé, emprisonné dans des espèces de sacs — il y avait un chœur muet ; il soulignait certains moments du drame par des mouvements qui tenaient du mime plutôt que de la danse : c'est, je crois, Barrault qui l'avait dirigé, et il en avait tiré de grands effets. Pendant quelques heures, j'oubliai le monde. J'eus vite fait de le retrouver. Le 29 mai, en ouvrant *L'Œuvre*, je lus, en énormes caractères : « Le roi Léopold a trahi ». Puis ce fut Dunkerque. Hitler n'avait donc pas bluffé ? Le 15 juin, il entrerait à Paris ? Que faire ? Sartre se replierait évidemment vers le sud : je ne voulais pas me trouver coupée de lui. Je pensais à partir pour La Pouèze : de là, je franchirais facilement la Loire si, comme le bruit en courait, l'armée se regroupait de l'autre côté du fleuve. Mais je ne pouvais pas quitter mon poste de professeur.

Le 4 juin, la région parisienne fut bombardée ; il y eut beaucoup de victimes. Les parents d'Olga la suppliaient de revenir à Beuzeville avec sa sœur, et j'insistai : elles partirent. Stépha et Fernand descendirent vers l'Espagne, ils voulaient la traverser clandestinement et gagner les U.S.A. ou le Mexique¹.

1. Ils se réfugièrent en effet à New York.

Moi, je devais faire passer des bachots le 10 juin, j'étais clouée à Paris. Assise à la terrasse du Dôme, j'imaginai avec angoisse l'arrivée des Allemands, leur présence. Non, je ne voulais pas être claustrée jusqu'à la fin de la guerre dans cette ville, transformée en forteresse ; je ne voulais pas vivre pendant des mois, davantage peut-être, en prisonnière. Mais matériellement, moralement, j'étais obligée de rester là : la vie avait définitivement cessé de se plier à mes volontés.

Brusquement, tout chavira. J'ai rédigé vers la fin de juin un récit de ces journées et je le transcris, en me bornant, comme pour mon journal de guerre, à y pratiquer quelques coupures.

9 juin 1940 et suiv.

C'était dimanche ; les nouvelles avaient été mauvaises la veille, vers 5 heures : un repli indéterminé du côté de l'Aisne. J'avais passé la soirée avec Bianca, à l'Opéra ; on jouait *Ariane et Barbe-Bleue*, la salle était vide. On avait l'impression d'une dernière manifestation fanfaronne et symbolique en face de l'ennemi ; il faisait orageux, nous étions toutes deux nerveuses ; je revois le grand escalier et Bianca dans sa jolie robe rouge. Nous étions revenues à pied, en parlant de la défaite ; elle disait qu'on peut toujours se tuer, et je répondais que généralement on ne se tue pas. Je suis rentrée à mon hôtel, tendue, nouée. Ce dimanche a ressemblé aux quinze derniers jours que je venais de vivre ; j'ai lu le matin, écouté de la musique à Chanteclair de 1 heure à 3 heures, été au cinéma revoir *Fantôme à vendre* et voir *L'Étrange Visiteur*. Ensuite, au Mahieu, j'ai écrit à Sartre. La D.C.A. cartonnait ; il y avait des nuages de fumée

¹⁰ S. de Beauvoir, *La Force de l'âge*, op. cit., p. 567-585.

blanche dans le ciel et les consommateurs installés à la terrasse décampaient. Je sentais l'avance allemande comme une menace personnelle; je n'avais qu'une idée: ne pas être coupée de Sartre, ne pas être prise comme un rat dans Paris occupé. J'ai encore écouté un peu de musique, je suis rentrée à l'hôtel vers 10 heures; j'ai trouvé un mot de Bianca disant qu'elle m'avait cherchée tout le jour, qu'elle était au Flore, avec des nouvelles très graves à me donner, qu'elle allait peut-être partir dans la nuit. J'ai cherché un taxi, mais déjà il n'y en avait plus, j'ai pris le métro; Bianca était à la terrasse du Flore, avec des camarades; nous sommes parties ensemble. Elle m'a dit que son père savait par un type du Q.G. qu'un repli était prévu pour le lendemain, que les examens étaient décommandés et les professeurs libérés; ça m'a glacé l'âme, c'était définitif, les Allemands entreraient à Paris dans deux jours, je n'avais rien à faire qu'à partir avec elle pour Angers. Là-dessus, Bianca m'a dit qu'évidemment la ligne Maginot allait être prise à revers et j'ai compris que Sartre allait être prisonnier pour un temps indéfini, qu'il aurait une vie horrible, que je ne saurais rien de lui; pour la première fois de ma vie, j'ai eu une espèce de crise de nerfs; ç'a été pour moi le moment le plus affreux de toute la guerre. J'ai fait mes valises en ne prenant que l'essentiel¹. J'ai accompagné Bianca à son hôtel, rue Royer-Collard; il y avait ses camarades de Sorbonne, et deux amis suisses. On a discuté jusqu'à 4 heures du matin, c'était un secours d'avoir des gens, du bruit autour de soi. On croyait encore la victoire possible: il s'agissait de tenir derrière Paris jusqu'à l'arrivée des renforts américains.

1. J'avais pris toutes les lettres de Sartre. Je ne sais pas où ni quand elles se sont perdues.

Je me suis levée à 7 heures, le lendemain, 10 juin; j'ai eu la chance de trouver un taxi qui m'a menée à Camille-Sée; quelques élèves étaient venues voir si on ne passait pas tout de même le bachot. La directrice m'a remis un ordre d'évacuation: le lycée se repliait sur Nantes. Je suis retournée au Quartier latin, j'ai rencontré des élèves de Henri-IV, toutes rieuses; pour beaucoup de jeunes gens, ça avait un air de fête, cette journée d'examen sans examen, dans le désordre et le loisir; ils arpentaient gaiement la rue Soufflot, ils semblaient beaucoup s'amuser. Mais les terrasses des cafés étaient déjà presque désertes et sur le boulevard commençait le grand défilé des autos. J'étais dans un état affreux. À l'hôtel Royer-Collard, j'ai bu avec les Suisses un mauvais champagne abandonné par une Autrichienne envoyée en camp de concentration; ça m'a un peu revigorée; et puis j'ai déjeuné avec Bianca au restaurant savoyard. Le patron nous a dit qu'il partait dans la soirée. Tout le monde partait. La dame des lavabos du Mahieu pliait bagage, l'épicier de la rue Claude-Bernard fermait boutique, le quartier se vidait.

Nous avons attendu le père de Bianca à la terrasse du Mahieu; ç'a été long et énervant: il avait dit qu'il viendrait entre 2 et 5 heures, et nous nous demandions s'il arriverait à temps, s'il ne serait pas trop tard pour sortir de Paris; et surtout j'avais hâte d'en avoir fini, je ne supportais pas cet interminable adieu à Paris. Le défilé des autos ne s'arrêtait pas. Les gens guettaient les taxis, ils les prenaient d'assaut, mais il n'en passait presque plus. Au milieu de la journée, j'ai vu pour la première fois ces grands tombereaux de réfugiés que je devais retrouver si souvent, par la suite: une dizaine de grandes charrettes, attelées chacune de quatre à cinq chevaux et chargées de foin, que protégeait sur un côté une

bâche verte; les bicyclettes, les malles s'amoncelaient aux deux extrémités et au milieu se tenaient des gens groupés, immobiles, sous de vastes parapluies; c'était composé avec autant de soin qu'un tableau de Breughel; on aurait dit un cortège de fête, solennel et beau. Bianca s'est mise à pleurer et j'avais aussi les larmes aux yeux. Il faisait très chaud, très lourd, nous avions à peine dormi, on avait les yeux brûlants; par éclairs le passé me revenait au cœur avec une vivacité intolérable. Un homme nettoyait paisiblement les réverbères, sur le trottoir d'en face. Ses gestes créaient un avenir auquel il n'était pas possible de croire.

L'auto est enfin arrivée. M. B... emmenait une de ses employées, elle était assise au fond, parmi des piles de valises, nous nous sommes installées devant. Comme nous montions, la patronne de l'hôtel a crié avec exaltation: « Les Russes et les Anglais viennent de débarquer à Hambourg. » C'était un soldat, arrivé du Val-de-Grâce, qui répandait cette nouvelle; j'ai su depuis que le bruit de l'entrée en guerre de la Russie avait couru avec insistance dans Paris¹ les jours suivants. Ça m'a donné au cœur un choc idiot, mais j'ai vite compris que c'était faux puisque la radio de 4 h 1/2 n'en avait pas parlé. Nous sommes tout de même partis avec la vague idée que tout n'était pas encore perdu. Porte d'Orléans, il y avait beaucoup de voitures, mais ce n'était pas encore trop encombré; quelques bicyclettes seulement, et personne à pied: nous partions avant le gros de la foule. À la Croix-de-Berny, il a fallu s'arrêter un quart d'heure pour laisser passer des camions pleins de jeunes soldats à l'air harassé. Puis, nous avons obliqué par de petits chemins, vers la vallée de Chevreuse.

1. Sartre me dit plus tard qu'il avait couru aussi aux armées.

Il faisait beau, et en passant devant des villas fleuries, on pouvait s'imaginer qu'on partait en week-end. Aux environs de Chartres, nous avons été déviés, et nous avons commencé à rencontrer des espèces de chicanes qui créaient de l'embouteillage; nous avons été arrêtés par une longue queue d'autos immobiles, les gens se répandaient dans les champs; il nous a fallu un moment pour comprendre; un jeune soldat courait de portière en portière en criant qu'il y avait une alerte. Nous sommes descendus aussi et nous avons été nous asseoir et manger au bord d'un petit bois. Ensuite, pendant une heure on a traîné, sans presque avancer, derrière une file de voitures; et puis on a roulé. Comme nous traversions un village, un soldat soufflait dans une petite trompette; il a crié: « Alerte! planquez-vous à la sortie du village! » mais nous avons filé sur la route. À un croisement, un jeune soldat nous a annoncé l'entrée en guerre de l'Italie: le coup était prévu. La nuit tombait. Une bicyclette, attachée devant les phares, empêchait de les allumer. Nous nous sommes arrêtés à Illiers, un tout petit village, où nous avons eu la chance de trouver tout de suite deux chambres, chez un vieillard goitreux. Nous avons été boire un coup dans le café; les grilles étaient presque tirées; les gens discutaient des questions d'éclairage et de municipalité, ils nous ont demandé avec méfiance de quel coin de Paris nous étions. Nous sommes rentrés pour dormir; Bianca a dormi sur un matelas dans la chambre de son père, et moi dans un vaste lit avec l'employée. Il y avait une grande horloge éloquente, qui a menacé de nous empêcher de dormir, mais nous avons immobilisé le balancier.

De la fenêtre, à 8 heures le lendemain, j'ai vu un ciel gris, un jardin rectangulaire, avec une horrible campagne plate à l'arrière-plan. J'ai couru au café

pour écrire à Sartre, sans espoir. La radio a donné des informations dans l'arrière-boutique; une femme écoutait le communiqué en sanglotant, et je l'ai imitée; impossible ce matin de douter de la défaite; elle était partout, dans les paroles du speaker, dans sa voix, dans tout le village. « Alors c'est foutu? Paris est pris? » nous demandait-on. Sur les murs d'Illiers, un homme collait des affiches concernant les Italiens. Il y avait des autos de réfugiés à tous les coins de rue. Nous sommes repartis à 9 heures. Le voyage a été facile; nous dépassions des tombereaux, semblables à ceux du boulevard Saint-Michel, mais déjà à demi démantelés, le foin en partie mangé, les gens à pied; la veille au soir, nous avions vu les gens en train de manger dans les fossés, les chevaux dételés, s'appêtant à dormir à la belle étoile. Le Mans était plein de soldats anglais. Nous sommes arrivés à Laval qui grouillait de réfugiés; nous avons rencontré une voiture aux pneus tout noirs qui avait traversé Évreux en flammes, et j'ai commencé à trembler de peur pour Olga. Beaucoup de réfugiés venaient de Normandie. À Laval, tous les trottoirs étaient bordés d'automobiles, tous les terre-pleins, toutes les places étaient submergés de gens assis au milieu de leurs ballots, les terrasses des cafés s'étiraient indéfiniment et elles étaient envahies. À la gare, le bruit courait que les trains venant de Paris s'étaient perdus en route; j'ai appris que j'avais à 5 h 1/2 un autocar pour Angers. Nous avons cherché un restaurant. Au Grand-Hôtel, on nous a ri au nez, il ne restait même plus une tranche de jambon. Nous avons été dans une brasserie, aux murs de faïence, qui devait être bien paisible quelques jours plus tôt, avec ses jeux de dames et de jacquet contre une fenêtre; elle ressemblait à un buffet de gare, avec toutes ses tables noires bout à bout, où on servait uniformément du

veau aux petits pois; nous en avons mangé aussi. J'ai pris mes valises, j'ai dit adieu à Bianca et remercié son père; j'ai déposé mon bagage à la consigne des autocars et j'ai été à la poste, pour téléphoner à La Pouèze. Il y avait un monde fou et j'ai attendu plus d'une heure la communication. Une réfugiée misérable s'est approchée de la téléphoniste: « Voulez-vous téléphoner pour moi? » L'employée a éclaté de rire. Par besoin d'activité je me suis occupée de la bonne femme; elle m'a dit à quelle localité elle voulait téléphoner et j'ai cherché dans l'annuaire le nom des abonnés: aucun ne lui convenait; celui-ci était parti, celui-là devait être aux champs. J'ai fini par la planter là. J'étais si fatiguée, si nerveuse, que mon cœur s'est mis à battre, ma voix tremblait quand j'ai eu Mme Lemaire au téléphone; elle m'a dit que la maison était sens dessus dessous et bondée, mais qu'on viendrait me chercher à Angers après le dîner. J'ai pris l'autocar où j'ai dû rester debout. J'y ai rencontré une ancienne élève de Rouen qui s'enfuyait, sac au dos, d'autocar en autocar. Nous avons parlé du passé.

À Angers, à 8 heures du soir, la place de la gare était couverte de réfugiés qui ne savaient que faire de leur peau: pas un endroit où se loger. Une espèce de folle, enveloppée d'une couverture, promenait autour de la place une poussette chargée de valises: elle tournait en rond indéfiniment, désespérément. J'étais assise à une terrasse, la nuit tombait, et aussi un peu de pluie; le temps passait, j'étais très fatiguée; enfin, une auto s'est arrêtée; il y avait Jacqueline Lemaire et une de ses belles-sœurs, d'origine allemande, et qui pendant tout le trajet a reproché aux soldats français leur manque d'idéal. J'ai un peu diné, et j'ai dormi dans un drôle de lit sans sommier;

le matelas s'enfonçait entre les bois du lit et j'avais l'impression d'être au fond d'une barque.

Pendant trois jours, je n'ai fait que lire des romans policiers et me désespérer. Mme Lemaire ne quittait pas le chevet de son mari; il faisait toutes les nuits d'horribles cauchemars de guerre, elle le veillait et ne dormait jamais. Le village était plein de parents, d'amis. On prenait fiévreusement tous les communiqués. Un soir, on a sonné, vers 9 heures: on avait aperçu des parachutistes, on demandait à Mme Lemaire d'aller en voiture prévenir la gendarmerie, à cinq kilomètres de là; on a su le lendemain que les parachutistes étaient de simples ballonnets...

J'ai arrêté là ce récit. J'ai à peu près raconté dans *Le Sang des autres*, en attribuant cette expérience à Hélène, comment les journées suivantes se sont passées. Chaque jour des camions qui venaient d'Alençon, de Laigle traversaient le village. Parmi les nombreux hôtes de Mme Lemaire, certains avaient grand-peur, ils voulaient fuir vers Bordeaux, ils épouventaient les villageois en racontant que les Allemands allaient couper les mains à tous les garçons. Mais il n'était pas question de transporter M. Lemaire hors de la maison, et toute fuite semblait vaine; personnellement, convaincue que Sartre était prisonnier, je n'avais aucune raison d'être à Bordeaux plutôt qu'à La Pouèze; dans la mesure où ça gardait un sens de penser que le lycée Camille-Sée était replié sur Nantes, autant valait rester à proximité. Personne donc ne bougea. Des hommes patrouillaient le soir dans les rues, le fusil sur l'épaule, on ne savait pas trop pourquoi. Un soir, d'un camion, quelqu'un cria: «Ils sont au Mans.» Le lendemain matin, les villa-

geois s'enfuirent en camionnette, en carriole, à bicyclette, ou ils se répandirent dans les champs; plus personne ne paradait avec un fusil dans les rues; le village était désert, toutes portes verrouillées, tous volets clos. On entendait le canon et des bruits d'explosions: les réservoirs à essence d'Angers sautaient. Dans le silence de la grand-rue passaient des camions pleins de soldats français qui chantaient. Quatre officiers élégants, désinvoltes, descendirent d'une auto. «C'est la route de Cholet?» demanda un lieutenant à Jacqueline Lemaire: «Oui.» Ils hésitèrent; ils allaient tenter sur la Loire «une action retardatrice», nous expliquèrent-ils: mais ils auraient bien voulu savoir si les Allemands étaient ou non à Angers; ils se firent conduire à la poste; à l'intérieur le téléphone sonnait, mais la porte était fermée à clef. Jacqueline alla chercher une hache et ils firent sauter la serrure. Après avoir téléphoné, ils nous conseillèrent de rentrer chez nous, de ne plus bouger. Et ils embrayèrent. Quelques soldats passèrent encore dans la rue, sans casque, sans fusil, appuyés sur des bâtons. Puis, il y eut un défilé de tanks, le dos tourné à l'ennemi. Puis, il n'y eut plus rien. La plupart des habitants de la maison avaient été s'installer au fond du jardin. M. Lemaire était couché dans sa chambre où je n'étais jamais entrée, et Mme Lemaire alla l'y rejoindre, après avoir fermé toutes les persiennes. Je restai seule, derrière une fenêtre, à regarder entre les fentes la route abandonnée. Il faisait un grand soleil. J'avais l'impression de vivre un roman d'anticipation; c'était toujours le village familial, mais le temps avait basculé. J'avais été projetée dans un moment qui n'appartenait pas à ma vie. Ce n'était plus la France, ce n'était pas encore l'Allemagne: un *no man's land*. Et puis quelque chose explosa sous nos fenêtres, les vitres du restaurant d'en face

volèrent en éclats, une voix gutturale lança des mots inconnus et ils apparurent, tous très grands, très blonds, avec des visages roses. Ils marchaient au pas et ne regardaient rien. Ils défilèrent longtemps. Derrière eux passèrent des chevaux, des tanks, des camions, des canons, des cuisines roulantes.

Un détachement assez important s'installa dans le village. Vers le soir, timidement, les paysans rentrèrent dans leurs maisons; les cafés ouvrirent leurs portes. Les Allemands ne coupaient pas les mains des enfants, ils payaient leurs consommations et les œufs qu'ils achetaient dans les fermes, ils parlaient poliment: tous les commerçants leur firent des sourires. Ils commencèrent tout de suite leur propagande. Comme je lisais dans un pré, deux soldats s'approchèrent; ils baragouinaient un peu le français: ils m'assurèrent de leur amitié à l'égard du peuple français; c'étaient les Anglais et les Juifs qui nous avaient entraînés à ce désordre. Ce bavardage ne me surprit pas; ce qui était déconcertant, c'était de croiser dans les rues ces hommes en uniforme vert qui ressemblaient à tous les soldats du monde. Le second ou le troisième soir, l'un d'eux sauta lourdement par-dessus le mur dans le jardin; il chuchota en allemand — Mme Lemaire savait l'allemand — que le couvre-feu avait sonné, qu'il craignait de se faire épingle par son adjudant; il semblait avoir un peu bu et il était visiblement affolé. Il resta caché là un long moment avant de repartir.

Cependant, aussitôt réveillée, et jusqu'à la nuit, j'écoutais toutes les émissions de la radio. Le 17 juin au matin, le speaker annonça que Reynaud avait démissionné, que Lebrun avait chargé Pétain de former un nouveau ministère. À midi et demi, une voix militaire et paternelle résonna dans la salle à manger: «Je fais à la France le don de ma personne pour

atténuer son malheur... C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat.» Pétain: le responsable de la répression de Verdun, l'ambassadeur qui avait couru féliciter Franco de sa victoire, un intime ami des cagouleurs; le ton de son homélie me souleva le cœur. Cependant, je fus soulagée d'apprendre que le sang français cessait enfin de couler; quelle horrible absurdité, ces «missions retardatrices» où les hommes tombaient pour un simulacre de résistance! Je compris mal le sens des paroles: «Rechercher entre soldats, après la lutte et dans l'honneur, les moyens de mettre fin aux hostilités.» Je crus qu'il s'agissait d'une capitulation militaire. Il me fallut plusieurs jours pour comprendre la véritable portée de l'armistice. Lorsque les clauses en furent divulguées, le 21 juin, je m'intéressai avant tout à celle qui concernait les prisonniers; elle n'était pas claire, ou du moins je voulus la trouver obscure; elle stipulait que les soldats internés en Allemagne y demeureraient jusqu'à la fin des hostilités; mais les Allemands n'allaient pas emmener chez eux les centaines de milliers d'hommes qu'ils venaient de ramasser sur les routes; ils seraient obligés de les nourrir: pour quel profit? Non, on allait les renvoyer dans leurs foyers. Un tas de bruits couraient. Des soldats cachés dans des caves, dans des fourrés, avaient évité de tomber aux mains des occupants; ils réapparaissaient à l'improviste, habillés en civils, dans leurs villages, dans leurs fermes; peut-être Sartre s'était-il débrouillé pour regagner Paris? Comment savoir? Pas de téléphone, pas de courrier, aucun moyen de me renseigner sur ce qui se passait là-bas: la seule solution, c'était d'y retourner. Il y avait parmi les gens repliés à La Pouèze un Hollandais, flanqué d'une jeune épouse et d'une belle-mère, qui tenait une teinturerie près de la gare de Lyon: ils rentraient

et ils acceptèrent de m'emmener. Mais de nouveau, je préfère recopier ici le récit de ce retour, tel que je l'écrivis sur le moment.

28 juin et suiv.

Il y avait quatre jours que je ne tenais plus en place; je m'étais persuadée que Sartre pouvait être rentré impromptu à Paris, qu'en tout cas j'y trouverais de ses nouvelles. Et je voulais voir Paris occupé, et je m'ennuyais. Les Hollandais ont décidé de rentrer et accepté de m'emmener. Je me suis levée à 5 heures, j'ai fait mes adieux, j'étais émue de partir, angoissée à l'idée de ce vide qui m'attendait à Paris, mais heureuse de tenter quelque chose. Le Hollandais a mis une heure pour charger l'auto, il avait des gestes placides qui invitaient au meurtre; il a mis un matelas sur le toit, un tas de valises à l'arrière; la jeune femme a amoncelé une foule de petits paquets, sans oublier un bocal de haricots verts, reste du dîner de la veille et qu'elle n'entendait pas laisser perdre. On a installé sur ce qui restait de banquette la belle-mère et moi-même, et la jeune femme s'est assise à côté de son mari; elles portaient des chapeaux et des blouses en satin blanc.

Toutes les routes étaient encombrées de voitures, il y avait, çà et là, des traces de bombardement; j'ai vu au bord de la route un tank renversé, un camion, une tombe d'Allemand avec son casque et une croix, et des quantités de voitures carbonisées. En arrivant à La Flèche, j'ai appris que nous nous étions embarqués avec en tout dix litres d'essence, le Hollandais se fiant aux Allemands qui avaient promis de distribuer de l'essence tout le long du chemin. Il aurait pu quelques jours plus tôt toucher vingt-cinq

litres, mais il s'était lassé de faire la queue, et au lieu d'attendre une demi-heure de plus, s'en était allé. À La Flèche, il a donc été à la Kommandantur, installée au bord de l'eau dans un superbe bâtiment. C'est là que j'ai vu les premiers uniformes gris fer: les Allemands de La Pouèze étaient tous en vert. J'ai fait un tour en ville avec les deux femmes, nous avons acheté *La Sarthe* et lu les conditions de l'armistice. Je les avais apprises par radio, j'ignorais seulement la clause sur l'extradition des réfugiés allemands, qui m'a révoltée. J'ai lu attentivement le paragraphe sur les prisonniers, et il m'a semblé certain qu'on garderait seulement ceux qui étaient déjà en Allemagne. Cette idée m'a soutenue pendant deux jours et m'a permis de m'intéresser à ce voyage de retour.

Le Hollandais a annoncé qu'on ne toucherait que cinq litres, et à 2 heures de l'après-midi; il était 11 heures, il a décidé de gagner Le Mans; il « croyait » avoir assez d'essence pour y arriver. À dix kilomètres de là, on nous a détournés: pas d'essence au Mans où déjà trois cents voitures étaient bloquées. Nous n'en avions plus du tout, nous sommes tombés en panne, mais nous avons eu la chance de trouver dans une ferme cinq litres d'essence rougeâtre abandonnée par les Anglais.

À midi, l'auto s'est arrêtée au Mans, entre deux grandes places: sur l'une se trouvait la Kommandantur, sur l'autre, la Préfecture. Devant les grilles de la Préfecture, encore fermées, il y avait deux cents personnes qui se pressaient, des brocs, des bidons, des arrosoirs à la main; autour de la statue d'un Conventionnel en chapeau à plume et ridiculement petit (Levasseur, je crois) un tas de voitures étaient arrêtées, et aussi des camions chargés de matelas et de batteries de cuisine; des réfugiés attendaient, mangeant, somnolant, sales et minables, avec des

gosses et des ballots; ils grommelaient; on disait qu'ils attendaient depuis huit jours, indéfiniment renvoyés de la Préfecture à la Kommandantur; le bruit courait aussi que Paris manquait de tout ravitaillement. Sous un soleil de plomb, le Hollandais souriait de son sourire idiot; il ne voulait pas faire la queue, mais sa femme, soutenue par moi, l'obligeait à rester là. «J'ai faim-faim», disait-elle d'une voix infantile; elle se plaignait que la foule sentit mauvais et confectionnait un chapeau de papier pour protéger le crâne de son mari. On disait qu'il fallait d'abord obtenir un numéro d'ordre, moyennant quoi on aurait un bon, moyennant quoi on aurait de l'essence, le jour où l'essence arriverait. À 2 h 1/2, les grilles se sont ouvertes, et ç'a été la ruée, mais un employé a chassé tout le monde en criant qu'à 3 heures un wagon-citerne allait apporter dix mille litres, et qu'il y aurait de l'essence à gogo. Quelques personnes sont tout de même restées, elles ont reçu des bons qui leur ont permis de toucher cinq litres dans un garage voisin. Mais le Hollandais avait faim. Nous avons donc été sur la grand-place; c'était l'atmosphère des foires-expositions poussiéreuses, grouillantes et écrasées de soleil. Une foule de soldats en gris, des voitures allemandes, des centaines de camions et d'autos de réfugiés; tous les cafés gorgés d'Allemands. C'était accablant de les voir soignés, courtois, épanouis, alors que la France était représentée par ce misérable troupeau. Des camions militaires, des voitures de radio, des motocyclettes tournaient bruyamment autour du terre-plein; un haut-parleur diffusait une musique militaire assourdissante et aussi les communiqués, en français et en allemand: c'était l'enfer. La victoire était inscrite sur chaque visage allemand; chaque visage français était une criante défaite.

Rien à manger dans les cafés. Nous avons été chercher nos provisions et nous les avons partagées. Les Allemands entraient, sortaient, saluaient avec des claquements de talons; ils buvaient et riaient. Ils affichaient une grande courtoisie. J'ai laissé tomber je ne sais quel objet et l'un d'eux s'est empressé de le ramasser. Et puis nous nous sommes assis, au bord du trottoir, à côté de l'automobile; le défilé continuait aller-retour, Préfecture, Kommandantur, les gens tenant à la main des arrosoirs toujours vides; certains s'asseyaient sur leur bidon et attendaient le miracle: le camion-citerne et ses dix mille litres d'essence. Une ou deux heures ont passé. De nouveau, le Hollandais s'était fatigué de faire la queue, il est revenu bredouille. Nous avons trouvé dans une boutique un peu de pain et de charcuterie; les pâtisseries étaient remplies de jeunes Allemands qui se gavaient de glaces et de bonbons. De nouveau, on a attendu. Vers 8 heures, le Hollandais avait trouvé cinq litres d'essence. C'était un soulagement de quitter ce caravansérail torride et de rouler à travers la campagne. Nous avons trouvé une ferme où nous avons dormi dans la paille.

Les femmes se sont réveillées en geignant; la vieille avait mal à son nerf sciatique. «Les vilains Allemands! disait la jeune de sa voix fécale. Ah! si on les avait sous la main, ces petits Boches, on leur ferait pan-pan.» Le mari se plaignait parce que la paille lui avait picoté les genoux. La fermière nous a vendu du lait, des œufs, pas cher du tout.

De nouveau, le défilé des voitures, des tombereaux chargés de foin et de paysans, des bicyclettes, quelques piétons. À La Ferté-Bernard, il y avait beaucoup de réfugiés que des camions allemands avaient ramenés jusque-là et abandonnés à la nuit tombante; ils en attendaient d'autres. De nouveau, les arrosoirs vides

et le bruit qui courait : pas d'essence de la journée. J'étais excédée, j'ai décidé de rentrer par mes propres moyens. À la gare, un train partait pour Paris : il était réservé aux employés de chemin de fer qu'on rapatriait ; il y avait beaucoup de wagons vides, mais on n'y laissait monter personne. L'ordre était de n'accepter aucun voyageur pour Paris : pour Chartres seulement, et il fallait prouver qu'on y était domicilié. Des gens m'ont dit que depuis plusieurs jours, ils venaient là chaque matin, toujours en vain. Paris manquait de ravitaillement, racontait-on, voilà pourquoi on ne rapatriait pas les réfugiés. Cependant les journaux, la radio, les exhortaient à rentrer ; et les camions allemands les ramenaient chez eux ; d'ailleurs à La Ferté, il n'y avait pas de ravitaillement, on risquait d'y mourir sur place. Je suis revenue m'asseoir, désemparée, sur le marchepied de l'auto, puis j'ai voulu acheter à manger ; je n'ai rien trouvé qu'un morceau de pain épais et trop salé que j'ai avalé mélancoliquement. Pas d'essence d'ici trois jours, disait-on. Le cœur m'a manqué. J'ai confié ma valise aux Hollandais, j'ai décidé de partir, par n'importe quel moyen ; cent soixante-dix kilomètres de Paris. C'est facile de dire : « On ira à pied s'il le faut », mais cent soixante-dix kilomètres sur une route goudronnée, avec ce soleil, c'était décourageant. Je suis donc restée assise, sur le trottoir. J'avais 1 000 francs en poche, c'était beaucoup et ce n'était rien ; la veille, des gens avaient payé 1 500 francs une place dans une auto, et ce jour-là, même à ce prix, on n'aurait rien trouvé. Deux hommes avaient attaché des brassards à leurs manches et, plantés au milieu de la route, ils arrêtaient toutes les voitures qui semblaient avoir un peu de place, mais en fait elles ne pouvaient jamais prendre personne. Enfin, un camion allemand s'est arrêté, deux femmes se sont ruées et moi avec ;

j'ai grimpé derrière elles par-dessus bord. Le camion allait à Mantes : seulement quarante kilomètres de Paris, ça me rapprochait drôlement. Sous la bâche, il faisait horriblement chaud, il y avait un tas de gens et une épaisse odeur d'essence ; j'étais assise à l'arrière, sur une valise, et je sautais à chaque cahot ; par comble, j'étais assise à contre-marche et j'ai senti avec angoisse que mon estomac se retournait : j'ai restitué tout le pain que j'avais ingurgité, sans que personne ait même l'air de le remarquer. On s'est arrêté, je me suis couchée sur un talus pendant que les autres cassaient la croûte ; un Allemand m'a touché l'épaule et m'a demandé si je voulais manger. J'ai dit non ; un peu plus tard, il m'a poliment réveillée ; une vieille disait que pendant deux jours les camionneurs les avaient gavés de cigarettes, de nourriture, de champagne ; ils étaient vraiment gentils, ils ne semblaient pas exécuter des consignes mais avoir spontanément envie de rendre service. Nogent-le-Rotrou m'a paru très abîmé, Chartres à peine touché, Dreux à peu près intact ; quelques trous d'obus sur la route ; nous croisions beaucoup de camions militaires ; souvent des soldats nous criaient : « Heil ! » ; dans l'un d'eux, ils avaient tous épinglé à leur uniforme gris de somptueuses roses rouges. Et cependant, le cortège des réfugiés se traînait. À Mantes, j'ai tourné sur moi-même, un peu ahurie, et j'ai croisé une voiture de la Croix-Rouge qui semblait sur le point de démarrer. Je suis montée au fond entre une infirmière ultra-chic, une demoiselle de Hérédia, et qui ne l'oubliait pas, et une grande cheftaine à lunettes ; devant, il y avait une autre infirmière et un monsieur, M. de... je ne sais quoi, qui conduisait. Elles disaient qu'à travers toute la France les médecins s'étaient enfuis avant tout le monde, laissant les infirmières en plan dans les cliniques et

dans les hôpitaux. Elles décrivaient les incendies autour de Paris, Étampes où deux files de voitures embouteillées avaient flambé, l'exode, l'insuffisance des secours, les ridicules insuffisances de la défense passive: il paraît que les Allemands se sont marrés quand ils ont vu nos tranchées-abris. Elles étaient farouchement anglophobes. L'une d'elles racontait que pendant trois semaines elle n'avait pas quitté son revolver parce que les soldats, anglais et français, assiégeaient sa voiture: ils voulaient la faucher pour filer plus vite. À Saint-Germain, nous avons fait une halte; j'avais la tête en morceaux et j'ai vu dans une glace mon visage noir de poussière. Nous avons bu des *peppermints* dans une ville absolument morte. Jusqu'à Paris, tout était mort; j'ai vu sur la Seine des ponts détruits; plus loin des trous de bombe, des maisons effondrées, et partout un silence lunaire. Rue François-I^{er}, il y avait une queue devant la Croix-Rouge: les gens venaient chercher des nouvelles des prisonniers; quelques gens aussi devant des boucheries, mais presque tous les magasins étaient fermés. Quel vide dans les rues! Je ne m'attendais pas à retrouver pareil désert.

Rue Vavin, la patronne s'est répandue en exclamations de désespoir parce qu'elle avait jeté toutes mes affaires; je m'en foutais. Elle m'a donné une lettre de Sartre du 9 juin, encore optimiste. Je me suis un peu nettoyée et j'ai voulu aller à la poste, pour essayer de téléphoner. À la terrasse du Daumesnil, j'ai aperçu mon père et j'ai mangé un sandwich et bu un demi avec lui; il y avait quelques Allemands mais on les sentait beaucoup moins proches qu'à La Pouèze. Mon père m'a dit qu'ils étaient très polis, que naturellement Paris n'avait plus que des informations allemandes, que les monnaies étrangères étaient bloquées, que sûrement on ne libérerait

pas les prisonniers avant la fin de la guerre, qu'il y en avait d'immenses camps qui mouraient de faim: à Garches, à Antony, etc.; on les nourrissait «de chien crevé». La France occupée est assimilée à l'Allemagne, m'a dit mon père, donc tous seront retenus. La poste était fermée. J'ai passé chez ma mère; quand je la quittai à 8 h 1/2, elle m'a dit de me presser à cause du couvre-feu. Je ne crois pas pouvoir jamais tomber plus bas que pendant ce retour dans les rues vides, sous un ciel d'orage, la tête en feu, les yeux brûlants et pensant que Sartre était littéralement en train de mourir de faim. Les maisons, les boutiques, les arbres du Luxembourg, tout restait debout; mais il n'y avait plus d'hommes, il n'y en aurait plus jamais, et je ne savais pas pourquoi je survivais, absurdement. Je me suis couchée, en proie à un désespoir absolu.

30 juin.

Est-ce qu'ils rentreront? Est-ce qu'ils ne rentreront pas? On raconte des histoires de soldats qui se ramènent, vêtus en civil, le jour où on s'y attend le moins. Au fond, j'espérais presque trouver Sartre tout souriant à la terrasse du Dôme; mais non, c'est la même solitude qu'à La Pouèze, en plus irrémédiable. Pourtant, il y a une note un peu consolante dans *Le Matin*. On demande si, en attendant la démobilisation, on ne pourrait pas autoriser les familles à communiquer avec les soldats; alors, je me dis que les camps retiennent peut-être les soldats qu'on va démobiliser par paliers. Je ne peux pas m'empêcher d'espérer. Il fait doux. J'ai repris au Dôme ma place habituelle, près de la terrasse qui est presque vide. Les plats du jour sont affichés, j'ai vu des boutiques